

bonne nouvelle fructifiait au milieu de ces contrées barbares. Un Sauvage Montagnais, Nepaga Biscou, baptisé et instruit autrefois par le P. Le Caron avait été fait prisonnier par les Anglais à Tadoussac ; mais il était parvenu à s'échapper de leurs mains. Il comprit aussi bien que les autres néophytes ses compatriotes, que leur religion courait les plus grands dangers sous ces nouveaux maîtres, et qu'ils n'auraient bientôt plus de Missionnaires pour les instruire. Ils se décidèrent à faire une démarche pour attirer ceux-ci dans l'intérieur du pays loin de la domination anglaise. Nepaga Biscou fut député vers le P. Le Caron, gardien alors du couvent. " Je te supplie, " lui dit-il, de me donner deux ou trois de tes frères pour nous " suivre dans les bois pendant ces temps d'orages. Ne crains " pas, ils ne tomberont point entre les mains des Anglais, et " ils auront le loisir de nous confirmer dans la Foi, et d'ensei- " gner ceux qui ne sont pas encore instruits. Je me charge " de leur fournir la nourriture, et je les traiterai aussi bien que " moi-même. Nous reviendrons ici aussitôt que nous aurons " appris que les anglais ont entièrement évacué le pays."

Cette proposition, pleine de franchise et de noble générosité, toucha le P. Le Caron. Elle était d'ailleurs trop favorable à la religion, et trop conforme aux dispositions de zèle des Missionnaires, pour n'être pas accueillie avec reconnaissance.

Comme il n'y avait pas un moment à perdre, en présence de l'ennemi, ils entrent au nombre de trois dans un des canots Sauvages, et se dirigent vers les Trois-Rivières où se trouvaient réunies pour recueillir leur moisson, un bon nombre de familles Montagnaises et Algonquines. Ils pouvaient de là suivre sans danger la marche des événements, être prêts à toute éventualité, et, en attendant, continuer leurs religieuses conquêtes.

Ils apprirent bientôt que les anglais étaient sortis de la rivière, et qu'ils avaient renoncé du moins pour le moment, à poursuivre leur projet d'envahissement. Champlain et les habitants de Québec envoyèrent solliciter le P. Le Caron de revenir au milieu d'eux. Ils avaient besoin de se consoler ensemble d'un nouveau malheur, qui intéressait vivement la colonie, et dont elle devait toute entière ressentir les déplérables effets.

Tous les français alors en Canada tournaient leurs regards vers un convoi considérable, que la nouvelle compagnie envoyait à leurs secours, pour commencer à accomplir les conditions de son contrat. Dans leur état de détresse, ils fondaient sur lui toutes leurs espérances. Claude de Roquemont, un des premiers associés, s'était mis lui-même à la tête de l'expédition, qu'accompagnaient deux PP. Récollets, et trois PP. Jésuites.— A CONTINUER.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE II.

LE ZEPHYR.

(SUITE.)

Le jeune homme, qui venait d'entrer chez le consul anglais, c'était Pierre de St. Luc, ou, comme les matelots du Zéphyr l'appelaient, le capitaine Pierre.

Le rôle que le capitaine Pierre joue dans cette histoire est assez important, pour qu'on nous permette d'en dire un mot.

Pierre n'avait jamais vu ni connu son père ou sa mère. Tout ce qu'il savait de sa naissance, c'est qu'il était né au Canada, dans quelque-une des seigneuries du District de Montréal. Amené à la

Nouvelle-Orléans, à l'âge de six ans, par Alphonse Meunier qui lui avait servi de père, Pierre ne connaissait de son pays

natal que le nom ; et quoiqu'il eut plus d'une fois questionné le père Meunier sur sa famille et sa patrie, celui-ci avait toujours évité de lui répondre directement. Tout ce qu'il en avait pu savoir, c'est " qu'un jour il lui fournissait les moyens de découvrir ses parents que, pour le moment, de puissantes raisons le forçaient de tenir ignorées."

Du reste le père Meunier aimait le jeune Pierre avec une tendresse toute paternelle. Doué des plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit, Pierre, tout jeune encore, savait apprécier la tendresse du père Meunier qui, comme il le pensait, n'était que son père adoptif.

Les maîtres les plus renommés dans les armes, la danse, la gymnastique et tous les exercices qui peuvent former un jeune homme, furent procurés au jeune Pierre. Il sut si bien profiter de ces leçons, qu'à l'âge de dix-huit ans il était le meilleur valseur de la Nouvelle-Orléans ; le plus intrépide cavalier, qu'on eut vu depuis longtemps, soit aux chasses au renard, soit aux courses au clocher.

Mais si ces exercices avaient développé chez le jeune Pierre la force de ses muscles, ils avaient aussi un peu trop excité chez lui la disposition à la dissipation. Sans être querelleur par caractère, il trouvait une sorte de jouissance dans l'excitation

